

Et si l'on regardait le Monde autrement? C'est à cela que ce livre s'attache. Il part du constat que bien des analyses de l'évolution du Monde contemporain insistent sur son uniformisation irrémédiable. La standardisation des paysages, des objets et des pratiques, imposée par la globalisation du capitalisme financiarisé, installerait un espace lisse et « plat », où les distances disparaissent, où chaque position vaut une autre, où les différences culturelles s'estompent, où l'individu est aliéné et sa sociabilité appauvrie. Or, une observation attentive confronte immédiatement à des situations bien plus complexes. En effet, il est frappant de constater que le Monde se différencie de plus en plus en lieux qui s'affirment comme des « prises » sur la mondialisation, des attracteurs et des ancrages de la vie sociale. Ce sont des endroits où la co-habitation des individus se concrétise, se réalise et s'éprouve dans toute sa richesse, sa créativité et son intensité d'expérience vécue. Les « hyper-lieux », où convergent les humains et les réalités matérielles et immatérielles, en sont l'emblème : bon gré mal gré, des sociétés s'y composent et même des formes politiques nouvelles s'y ébauchent. Ainsi le Monde est à la fois toujours plus globalisé et homogène et de plus en plus localisé et hétérogène : cette tension est constitutive des nouvelles géographies de la mondialisation.

Michel Lussault est géographe, professeur à l'École normale supérieure de Lyon. Il a notamment publié *L'Homme spatial. La construction sociale de l'espace humain* (Seuil, 2007) et *L'Avènement du Monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre* (Seuil, 2013).



www.seuil.com

Couverture : © John Harper/Getty Images

ISBN 978-2-02-132250-7

Imprimé en France 02.2017

22 €

le mouvement des Oasis en tous lieux afin d'encourager la création de lieux de vie solidaires et écologiques¹.

Le hors-sol, c'est ce que promeuvent l'urbain mondialisé et l'économie globalisée. Il en résulte une aliénation dont on ne peut sortir que par un retour au lieu de vie organique : c'est cela qu'on entend dans «solidaire et écologique».

Si, analyse faite, beaucoup d'Oasis paraissent encore balbutiantes (plus que ce que ne laisse croire le récit officiel du réseau) et ne s'avèrent pas beaucoup plus imposantes que des fermes où l'on tente de mettre en pratique quelques-unes des prescriptions, notamment agro-écologiques, susmentionnées (avec, le cas échéant, des bâtiments pour accueillir des résidents plus ou moins permanents), d'assez nombreux projets parmi les plus récents s'orientent vers la mise en place de véritables lieux de cohabitation communautaire. Ils sont souvent dotés d'une dimension utopique non négligeable, assumée avec une ingénuité assez confondante.

Prenons l'exemple de Terra. « Habitons le présent », une expérimentation en cours pour fonder « un écovillage pour le XXI^e siècle », à Masquières, dans le Lot-et-Garonne. Ce projet qui se développe sous la forme d'une coopérative (avec appel au *crowdfunding*, outil ordinaire de ce type de démarche, tout en précisant que l'opération est aussi bénéficiaire de crédits de la Région et du Département qui financent un chantier école, cf. *infra*). L'objectif est d'installer en dix ans, à partir du sol nu et par autoconstruction assurée par les coopérants et des aides des réseaux alliés, un écovillage accueillant au minimum 300 habitants et au maximum 1 800. Le village devra être autonome à 85 %, en eau, énergie, matériaux, alimentation ; il versera un revenu d'autonomie inconditionnel à chaque habitant, en monnaie locale bien sûr².

1. *Id.*, p. 6.

2. La multiplication des expériences de monnaie locale participe de la dynamique néolocaliste que je décris ici.

afin que chacun puisse choisir librement ses activités. Les concepteurs de Terra visent aussi à « préserver [les] communs [ici en réalité l'eau, les ressources "naturelles", l'énergie] et en optimiser l'usage », à « étendre [les] libertés individuelles », à « constituer de justes règles » entre les membres, tout cela afin de « bien vivre et vivre ensemble ». Le site de présentation de Terra¹ donne une cartographie de l'état idéal de la communauté une fois achevée : une sorte d'image utopique, à mi-chemin entre la *Garden City* et le plan d'Auroville (la communauté créée en 1968 à proximité de l'ashram de Sri Aurobindo, à Pondichéry).

Les premiers adhérents de Terra ont organisé en juillet 2016 un chantier école, afin de tester un prototype de maison durable et autonome. La dimension expérimentale, très présente, couplée avec un volontarisme évident, rend crédible sinon le succès plein et entier de la démarche, du moins le sous-titre de la page Facebook : « En route vers l'émancipation ». On saisit bien que l'on a affaire à des activistes, au sens strict, très impliqués (une douzaine de permanents vivent sur le site ou à proximité) et engagés dans un processus d'*empowerment* collectif et individuel, au sein duquel on investit une grande énergie dans l'accompagnement de la démarche et dans la prévention des conflits et des difficultés : cela rappelle utilement que la vie en commun et le partage des spatialités, même lorsqu'ils sont choisis volontairement, constituent un défi difficile, voire une gageure. Lorsqu'il y a de l'autre à mes côtés, il existe aussi souvent le désagrément qui va avec, il ne faut pas le celer, au risque d'être un benêt.

Les cyniques, les goguenards et les ironiques se gausseront de tels projets, les réalistes dont je suis – car les sciences sociales imposent le réalisme – estimeront qu'il faut observer attentivement ce genre d'expérience, enquêter à charge et à décharge et tenter de comprendre tout à la fois ce qu'elles révèlent en matière de critique du Monde urbain et de ses institutions et ce qu'elles dessinent comme perspectives de renouveau de la vie sociale

1. <http://www.tera.coop/wd190awp/wd190awp.exe/connect/tera2> : site consulté en juillet 2016.

(par l'inscription dans un local redevenu espace des possibles et des volontés communes), et aussi, le cas échéant, dans quoi elles se fourvoient.

*

L'orientation néolocaliste affirmée est décrite ici à travers quelques-unes seulement de ses manifestations : elles recourent à bien des égards ce que j'ai pu dire des alter- et des contre-lieux. Cette orientation saisit mondialement les sociétés, en particulier les plus développées mais pas seulement, depuis une génération au moins ; elle est synchrone de l'affirmation de plus en plus marquée de la mondialisation urbaine et de ses conséquences, synchrone aussi de la prise de conscience du potentiel destructeur des effets du changement global. À ce sujet, on doit insister sur le fait que beaucoup d'activistes, d'ONG, d'institutions internationales, de penseurs, de spécialistes des sciences de l'environnement ciblent l'échelle locale comme propice à la mise en œuvre des stratégies d'atténuation et d'adaptation au changement climatique. La reconnaissance de l'entrée dans l'anthropocène s'accompagne de l'idée que, à côté de la nécessaire mobilisation des sociétés mondiales et de la mise en place d'une nouvelle géopolitique planétaire *ad hoc*, il faut partir des lieux de vie au quotidien, pour expérimenter et valider les arts de faire plus sobres, soucieux des cycles environnementaux, qui permettront de maintenir l'habitabilité de l'écoumène¹. Le local devient cet endroit où les individus peuvent mieux prendre conscience de leur imparable et indispensable implication dans ce que certains présentent comme un combat épique pour redéfinir une civilisation, une autre manière de concevoir la co-habitation des humains et des non-humains. C'est là que l'on constaterait

1. Le succès du film *Demain*, réalisé en 2015 par Cyril Dion et Mélanie Laurent (et du livre qui l'accompagne, publié chez Actes Sud), s'explique sans doute par sa focalisation sur des expériences locales rurales et urbaines qui paraissent porteuses d'espoir de réinvention de la vie collective.

